



ELOGE

DE M. RENA U.

BERNARD RENA U D'ELISAGARAY nâquit dans le Bearn en 1652 d'un Pere qui avoit peu de bien, & beaucoup d'Enfants. On croit que ce fut par Madame de Gassion, femme d'un Président à mortier du Parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet Intendant, qui conçût aussi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très petite taille, mais très bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de sa petitesse même, l'air adroit, vif, spirituel, courageux. M. du Terron le prit chés lui, où il devint le frere de Madame la Princesse de Carpegne, & de Madame de Barbançon ses deux filles cadettes, car elles l'ont toujours appelé de ce nom, & pour Madame de Gassion l'aînée des trois Sœurs, il étoit son fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune Enfant étranger dans une maison, il falloit encore que pour y être aimé de tout le monde il sçût bien se rendre aimable. On lui fit apprendre les Mathematiques, apparemment parce que le séjour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des dispositions à entendre la Marine, enfin on avoit très bien rencontré, & l'on vit par son application, & par ses progrès qu'il étoit dans la route, où son génie l'appelloit.

Il ne s'instruisoit pas par une grande lecture, mais par une profonde meditation. Un peu de lecture jettoit dans son esprit des germes de pensées, que la meditation faisoit ensuite éclore, & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les Livres dans sa tête, & les y trouvoit. Ce qu'il y

a de plus singulier, c'est qu'il ~~pen~~soit beaucoup, & passoit peu de temps dans son Cabinet, & dans la retraite. Il pensoit d'ordinaire au milieu d'une conversation, dans une Chambre pleine de monde, même chés des Dames. On se moquoit de sa rêverie, & de ses distractions, & on ne laissoit pas en même temps de les respecter. Il faisoit naturellement, & sans affectation, ce qu'avoit fait pour une épreuve ou pour une ostentation de ses forces, ce Philosophe qui se retiroit dans un Bain public où il alloit mediter.

Il y a apparence que M. Renau lut la *Recherche de la Verité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux Système, & son attachement pour la personne de l'Auteur ont toujours été si vifs, qu'on ne les sçauroit croire fondés sur une impression trop ancienne. Quoiqu'il en soit, jamais Malebranchiste ne l'a été plus parfaitement, & comme on ne peut l'être à ce point sans une forte persuasion des verités du Christianisme, & ce qui est infiniment plus difficile, sans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renau suivit le Système jusque-là. Son caractère ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des pensées chancelantes, ni une execution foible.

Quand il fut assés instruit dans la Marine, M. du Terron le fit connoître de M. de Seignelai, qui devint bien-tôt son Protecteur, & un Protecteur vis, & agissant. Il lui procura en 1679 une place auprès de M. le Comte de Vermandois Amiral de France, qu'il devoit entretenir sur tout ce qui appartient à cette importante charge. Il en eut une pension de mille Ecus.

Le feu Roy, voulant perfectionner les constructions de ses Vaisseaux, ordonna à ses Generaux de Mer de se rendre à la Cour avec les Constructeurs les plus habiles, pour convenir d'une methode generale, qui seroit établie dans la suite. M. Renau eut l'honneur d'être appelé à ces conferences qui durerent 3 ou 4 mois. M. de Seignelai y assistoit toujours, & quand les matieres étoient suffisamment pré-

parées, M. Colbert y venoit pour la décision, & quelquefois le Roy lui-même. Tout se réduisit à deux methodes, l'une de M. du Quesne, si fameux & si expérimenté dans la Marine, l'autre de M. Renau, jeune encore & sans nom. La concurrence seule étoit une assés grande gloire pour lui, mais M. du Quesne en présence du Roy lui donna la préférence, & tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

S. M. ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelai, M. le Chevalier de Tourville, depuis Maréchal de France, & M. du Quesne le fils à Brest, & dans les autres Ports, pour y executer en grand ce qui avoit été fait en petit devant Elle. Il n'instruisit pas seulement les Constructeurs, mais encore leurs Enfans, & les mit en état de faire à l'âge de 15 ou 20 ans les plus gros Vaisseaux, qui demandoient auparavant une expérience de 20 ou 30 années.

En 1680. les Algeriens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne se pouvoit faire que de dessus des Vaisseaux, & paroissoit absolument impraticable, car jusques-là il n'étoit tombé dans l'esprit de personne que des Mortiers pussent n'être pas placés à terre, & se passer d'une assiette solide. Les Esprits originaux ont un sentiment naturel de leurs forces, qui les rend entreprenants, même sans qu'ils s'en aperçoivent; il osa inventer les Galiottes à Bombes. Aussi-tôt éclata le soulèvement general dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un auteur connu que le succès élèveroit trop au-dessus de ses pareils. Cependant après que dans les Conseils il eut été traité en face de visionnaire & d'insensé, les Galiottes passerent, & dès-là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'Inventeur de faire construire ces nouveaux Bâtimens, deux à Dunquerque, & trois au Havre. Il s'embarqua sur ceux du Havre pour aller prendre ceux de Dunquerque, & comme on

doutoit encore qu'ils pussent naviguer avec sûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déjà arrivés à Dunquerque, fut batu presque à l'entrée de la Rade d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre qu'on pût souhaiter pour une épreuve incontestable. L'Ouragan renversa un Bastion de Dunquerque, rompit les Digues de Hollande, submergea 90 Vaisseaux sur toute la Cote, & la Galiotte de M. Renau cent fois abîmée échapa contre toute apparence sur les Bancs de Flessingue, d'où elle alla à Dunquerque.

Il se rendit devant Alger avec ses cinq Bâtimens de nouvelle Fabrique, déjà bien sûr de leur bonté; il ne s'agissoit plus que de leurs operations, & c'étoit le dernier retranchement des Incrédules ou des Jaloux. Ils eurent sujet d'être bien contents d'une premiere épreuve. Un accident fut cause qu'une Carcasse que M. Renau vouloit tirer mit le feu à la Galiotte toute chargée de Bombes, & l'Equipage, qui voyoit déjà brûler les cordes & les voiles, se jeta à la mer. Les autres Galiottes, & les Chaloupes armées voyant ce bâtiment abandonné crurent qu'il alloit sauter dans le moment, & ne perdirent point de temps pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis Major voulut voir s'il n'y avoit plus personne, & si tout étoit absolument hors d'esperance. Il força l'épée à la main l'Equipage de sa Chaloupe à nager; il vint à la Galiotte, sauta dedans, & vit sur le Pont M. Renau travaillant lui troisième à couvrir de cuir verd plus de 80 Bombes chargées; rencontre singuliere de deux Hommes d'une rare valeur également étonnés, l'un qu'on lui porte du secours, l'autre qu'on se soit tenu en état de le recevoir, & peut-être même de s'en passer. M. de Remondis alla dans le moment aux Chaloupes, & les fit revenir, on jeta dans la Galiotte 200 hommes, & quoiqu'en même temps 300 pièces d'Artillerie de la Ville, sous le feu desquelles elle étoit, tirassent dessus, & fort juste, on vint à bout de la sauver.

Le

Le lendemain M. Renau plus animé par ce mauvais succès obtint de M. du Quesne qui commandoit, que l'on fit une seconde épreuve. On remit les Galiottes près de terre, on bombarda toute la nuit, un grand nombre de personnes furent écrasées dans les maisons, la confusion fut horrible aux Portes de la Ville d'où tout le monde vouloit sortir à la fois pour se dérober à un genre de mort imprévu, & les Algeriens envoyèrent demander la Paix. Mais les vents & la mauvaise saison vinrent à leur secours, & l'Armée navale ramena en France les Galiottes à bombes victorieuses, non pas tant des Algeriens, que de leurs ennemis François. Le Roy en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nouveau Corps d'Officiers d'Artillerie, & de Bombardiers, dont les rangs avec le reste de la Marine furent réglés.

Une seconde expédition d'Alger termina cette guerre, & les Galiottes à bombes, qui foudroyerent Alger, eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux Mortiers qui chassoient les Bombes plus loin, & jusqu'à 1700 toises. Mais nous supprimons désormais des détails qui seroient trop longs, il y a du superflu dans sa gloire.

Il se crut dégagé de la Marine après la mort de M. l'Amiral à qui il étoit attaché, il demanda au Roy & obtint la permission d'aller joindre M. de Vauban en Flandre. Le Roy le destina à servir en 1684 au Siège de Luxembourg, mais l'expédition de Gennevilliers ayant été résolue, M. de Seignelai qui la devoit commander jugea que M. Renau lui étoit nécessaire, & le redemanda au Roy. Après le Bombardement de Gennevilliers, il fut envoyé à M. de Maréchal de Bellefonds qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la conduite du Siège de Cadaquiers, que M. Renau lui livra au bout de 4 jours.

Delà il retourna trouver M. de Vauban, qui fortifioit les Frontières de Flandre & d'Allemagne. La vie continu

nuelle des ouvrages de ce sublime Ingenieur, & de la maniere dont il les conduisoit, auroit seule suffisamment instruit un disciple aussi intelligent que M. Renau, mais de plus le Maître passionnément amoureux du bien public ne demandoit qu'à faire des Elèves qui l'égalassent, & ce qui forma encore entre eux une liaison plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus, plus puissante que celle de génie.

En 1688 ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le Siège sous les ordres de Monseigneur, & parce que le Roy écrivoit à Monseigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'exposât, ni qu'il mit seulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit sa part aux projets, eut de plus tout le soin de l'exécution, & tout le péril.

Il conduisit ensuite les Sièges de Manheim, & de Hanau.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie si agitée, & si guerrière il feroit un Livre d'Hydrographie, cependant, puisqu'en 89 parut la *Theorie de la Manœuvre des Vaisseaux*.

L'Art de la Navigation consiste en deux parties, le Pilotage qui regarde principalement l'usage de la Boussole, & la Manœuvre qui regarde la disposition des Voiles, du Gouvernail, & du Vaisseau, par rapport à la Route qu'on veut faire & aux avantages qu'on peut tirer du Vent. Le Pilotage qui ne demande que la simple Géométrie Élémentaire avoit été assez traité, & assez bien, jamais aucun Géomètre n'avoit touché à la Manœuvre, il y falloit une fine application de la Géométrie à une Mécanique épineuse & compliquée. M. Renau moins effrayé que flaté de la difficulté de l'ouvrage l'entreprit, & il fut donné au Public de l'exprès commandement du Roy, parce qu'on le jugea original & nécessaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes, l'une de la situation la plus avan-

geuse de la Voile par rapport au Vent & à la Route; l'autre de l'angle le plus avantageux du Gouvernail avec la Quille. Le Calcul Differential a une méthode générale pour les sortes de Questions, que l'on appelle *De Maximis & Minimis*, mais M. Renau ignoroit alors ce Calcul qui étoit encore naissant, & l'on voit avec plaisir qu'il a l'art de s'en passer, ou plutôt qu'il s'en étoit trouvé à son besoin sous une forme un peu différente.

Cependant M. Huguens condamna une des propositions fondamentales du Livre, qui est que si un Vaisseau est poussé par deux forces dont les directions faisant un angle droit, & qui ayant chacune une vitesse déterminée, il décrit la Diagonale du Parallelogramme dont les deux Côtés sont comme ces vitesses. Le défaut de cette proposition qui paroît d'abord fort naturelle, & conforme à tout ce qui a été écrit en Mécanique, étoit selon M. Huguens que les côtés du Parallelogramme sont comme les forces, & que les forces supposées ne sont pas comme les vitesses, mais comme les carrés des vitesses, car ces forces doivent être égales aux résistances de l'eau, qui sont comme ces carrés, de sorte qu'il en résulte un autre Parallelogramme, & une autre Diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau subsistât il falloit que quand un Corps pouillé par deux forces décrit la Diagonale d'un Parallelogramme, les deux forces fussent, non comme les Côtés, mais comme leurs Carrés, ce qui étoit inouï en Mécanique.

Une preuve que cette matière étoit assez délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'est que malgré l'autorité de M. Huguens qui devoit être d'un poids infini, & qu'il plus est, malgré ses raisons, M. Renau eut ses partisans, & entre autres le R. Malebranche. Peut-être l'amitié en gagnoit-elle quelques-uns, qui ne s'en appercevoient pas; peut-être la chaleur & l'assurance qu'il mettoit dans cette affaire entraînoit-elle d'autres, mais enfin ils étoient tous Mathématiciens. M. le Marquis de l'Hôpital en écrivit à

M. Jean Bernoulli alors Professeur à Groningue, & qui exposa la question de manière que celui-ci qui n'avoit pas vu le Livre de M. Renau se déclara pour lui, autorisé d'un poids égal à celle de M. Huguens, & qui rassuroit bien l'Auteur de la Théorie, sans compter que l'exposition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination secrète pour ce sentiment. Enfin de quelque côté que la vérité pût être, puisque le Geometre naissant avoit partagé des Geometres si consommés, son honneur étoit à couvert. Ce sera un sujet de scandale ou plutôt de joye pour les profanes que des Geometres se partagent, mais ce n'est pas sur la pure Geometrie, c'est sur une Geometrie mixte, où il entre des idées de Physique, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur est naturelle. Depuis après quelque discussion toute question de Geometrie se décide & finit, au lieu que les plus anciennes questions de Physique, comme celle du Plein & du Vuide, durent encore, & ont le malheureux privilege d'être éternelles.

En 1689 la France étant entrée dans une Guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roy contre l'opinion generale, & sur tout contre celle de M. de Louvois, très redoutable adversaire, que la France seule étoit en état de tenir tête sur Mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son ouvrage pouvoit d'abord rendre suspecte l'audace de ses idées, mais il les prouva si bien que le Roy en fut convaincu, & fit changer tous les Vaisseaux de 50 ou 60 canons qui étoient sur les Chantiers, pour n'en faire que de grands, tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même temps ou exposa de nouvelles Evolutions navales, des Signaux, des Ordres de bataille, & il en fit voir au Roy des représentations très exactes en petits Vaisseaux de cuivre, qui imitoient jusqu'aux différents mouvements des Voiles.

Tant de velies nouvelles & importantes qu'il avoit données, celles que son genie promettoit encore, ses services

continuels relevés par des actions brillantes, déterminèrent le Roy à lui donner une commission de Capitaine de Vaisseau, un Ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les Conseils des Généraux, ce qui étoit singulier, & pour comble d'honneur, une Inspection générale sur la Marine, & l'autorité d'enseigner aux Officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur, le tout accompagné de 12000 liv. de pension. La maladie de M. de Seignelay retarda l'expédition des Brevets nécessaires, & M. Renau peu impatient de jouir de ses récompenses ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce Ministre, qui étoit en grand péril, & dont la mort pouvoit tout renverser. Il mourut en effet, & M. de Pontchartrain, alors Contrôleur général, & depuis Chancelier de France, eut la Marine. M. Renau inconnu au nouveau Ministre ne se fit point présenter à lui, il abandonna sans regret ce qu'il tenoit déjà presque dans la main, & ce qu'il avoit si bien mérité, & ne songea qu'à retourner servir avec M. de Vauban, vers qui un charme particulier l'appelloit.

Quand les Officiers généraux de Mer eurent donné au Roi leurs Projets pour la Campagne de 1691, il demanda à M. de Pontchartrain où étoit celui de M. Renau. Le Ministre répondit qu'il n'en avoit point reçu de lui, & qu'il ne l'avoit même pas vu. Le Roi lui ordonna de le faire chercher, & M. Renau s'excusa à M. de Pontchartrain sur ce qu'il n'étoit pas du corps de la Marine, qu'à la vérité M. de Seignelay avoit eu ordre de lui expédier une Commission de Capitaine de Vaisseau avec d'autres Brevets fort avantageux, mais que n'en ayant eu de lui qu'une promesse verbale il n'avoit pas crû que ce fût un titre suffisant auprès d'un nouveau Ministre, qui n'étoit pas obligé de s'en croire sur sa parole. Comme il se trouva par l'éclaircissement qu'il disoit vrai, il reçut de M. de Pontchartrain tout ce que lui avoit promis M. de Seignelay, & le Roi lui fit

l'honneur de lui dire qu'quoiqu'il eût voulu s'échaper de la Marine, son intention étoit qu'il continuât d'y servir, ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne servît aussi par terre. S. M. eût alors la bonté de lui confier le secret du Siège de Mons qu'Elle alloit faire en personne, & où elle l'employa avec M. de Vauban. De là Elle l'envoya faire la Campagne sur l'Armée navale, espèce d'Amphibie guerrier, qui partageoit sa vie & ses fonctions entre l'un & l'autre Elément.

Il vint à Brest, où il voulut user de ses droits, & enseigner aux Officiers les nouvelles pratiques. Ils se crurent deshonorés s'ils se laissent envoyer à l'Ecole, & résolurent unanimement d'écrire à la Cour pour faire leurs remontrances. Deux d'entre eux, & d'ailleurs fort amis de M. Renau, M. le Chevalier des Adrets, & M. le Comte de St. Pierre, aujourd'hui premier Ecuyer de Madame la Duchesse d'Orleans, quoiqu'ils ne fussent pas au fond plus coupables que tous les autres, en furent distingués par de très légères circonstances qui leur étoient particulières, & elles leur attirèrent une punition qui ne pouvoit pas tomber sur tous. Ils furent un an prisonniers au Château de Brest, & ensuite cassés. M. Renau se jeta aux pieds du Roi pour obtenir leur grâce qui lui fut refusée. Il eût pu agir par politique, & quoique cette espèce de politique soit assez rare, & qu'elle ait quelque air de vertu, son caractère prouve assez qu'il agissoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la suite tous les services dont il put trouver l'occasion, & eux de leur côté ils eurent la générosité de les recevoir. L'ancienne amitié ne fut point altérée. Il est vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre, mais la pratique de l'équité est si opposée à la nature humaine qu'elle fait les plus grands Heros en Morale.

Au Siège de Namur, que le Roi fit en personne, il servit encore sous M. de Vauban. Le Roi lui parloit plus sur

DES SCIENCE S. 121

le Siège qu'à M. de Vauban même qui étoit trop occupé, & cet avantage qui fait la souveraine félicité des Courtisans. Hâte toujours beaucoup les gens les plus raisonnables. De Namur il courut sauver S.^t Malo, & 30 Vaisseaux qui s'y étoient retirés après le combat de la Hougue; Et glorieux, & si malheureux tout ensemble pour la Nation. Les ordres qu'il mit par tout avec une prudence & une promptitude égales rompirent l'entreprise des Ennemis très bien concertée, & prête à éclater.

En 1693 le Projet de la Campagne navale dressé par les Officiers généraux, & après bien des délibérations approuvé par le Roy même, fut communiqué par son ordre à M. Renau, qui eut la hardiesse de lui refuser nettement son suffrage, & d'en présenter un autre à la place. Il est vrai qu'il se fit soutenir par M. de Vauban, qui entra pleinement dans sa pensée, mais en l'état où étoient les choses le secours de M. de Vauban fut même d'un faible. Contenant revenir contre ce qui avoit été décidé si invinciblement, il n'y aura-t'il donc jamais rien d'arrêté: un homme ou deux sont-ils seuls invincibles? cependant il faut céder aux raisons de M. Renau, & à la vigueur dont il les appuyoit, sans quoi peut-être elles n'eussent pas opéré le même effet. Ce changement prévint tous les mauvais événements qu'on auroit eus à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du Convoy de Smirne, & la prise d'une partie des Vaisseaux. Le Roi fut payé du courage qu'il avoit eu de se retracter, & marqua à l'auteur de sa retraction combien il en étoit satisfait.

M. Renau avoit fait construire à Brest un Vaisseau de 54 Canons parfaitement selon ses vœux, & il vouloit l'éprouver contre les meilleurs Voiliers Anglois. La fortune se servit à souhait. Il fut averti de deux Vaisseaux Anglois qui revenoient des Indes Orientales richement chargés. Il en aperçut un à qui il donna chasse, & qu'il joignit en trois heures de temps, parée que son Vaisseau se trouva en effet

excellent de Voiles l'Anglais qu'il étoit de 76 pièces de Canon, & avoit toute la batterie basse de 24 livres de balles, au lieu que M. Renau n'avoit que quelques Canons de 18, mit en usage toute la science de la Mer, & toute la valeur possible, animée par les trésors qu'il avoit à conserver; cependant au bout de trois heures de combat M. Renau le prit à la veüe de trois Garde-Côtes, qui n'étoient qu'à trois lieues sous le vent. Il eut plus de 100 hommes tués sur le pont, au nombre desquels fut un frere de M. Cassini, & 150 hommes hors de combat. Le Vaisseau ennemi criblé de coups ne put être sauvé, & coula bas le lendemain. Le Capitaine mit 9 paquets de Diamants cachetés entre les mains de M. Renau, qui lui dit qu'il ne les prenoit que pour les lui garder, mais le Capitaine ayant ajouté qu'un Bombardier qu'il désigna par un coup de Sabre, reçu au visage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet qui valoit plus de 40000 pistoles, M. Renau lui demanda si ceux qu'il lui avoit remis valoient autant, & sur ce qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il retira sa parole de les lui rendre, & en fit faire un Procès verbal en présence de ses Officiers. Le paquet volé par le Bombardier se retrouva, mais decacheté, il en laissa à ses Officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'usage établi alors dans la Marine les Diamants appartenoient à M. Renau, mais la grandeur de la somme, qui le devoit faire insister sur son droit, le lui fit abandonner. Il les porta au Roi, qui en jugeant la question contre lui-même les accepta, & lui donna 9000 livres de rente sur la Ville, non comme un équivalent d'un present de plus de quatre millions, mais comme une legere gratification que la difficulté des temps excusoit. Il demanda pour véritable récompense, & obtint l'avancement de ses Officiers, & de plus la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de Diamants.

Il s'étoit trouvé sur le Vaisseau Anglois une Dame Nièce de l'Archevêque de Cantorbery, avec une Femme de chambre & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du Vaisseau M. Renau se crut obligé de pourvoir à tous ses besoins, & même à ceux de sa condition, tant qu'elle fut prisonniere en France. Il en usa de même à l'égard du Capitaine, & il lui en coûta plus de 20000. livres pour les avoir pris.

Nous passons sous silence un grand dessein qu'il avoit formé sur l'Amerique où il alla, & d'où la Peste le fit revenir en 1697, & un second voyage qu'il y fit après la Paix de Ryswick pour y mettre nos Colonies en sureté. Tout changea de face bientôt après par la mort de Charles II Roi d'Espagne. Le nouveau Roi Philippe V. ne fut pas plutôt à Madrid qu'il demanda M. Renau au Roi son Grand-pere, qui le lui envoya en toute diligence. Il ne devoit être en Espagne que 4 ou 5 mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de sureté les plus importantes places, comme Cadix. Depuis longtemps cette Puissance n'avoit eû rien à craindre dans l'Espagne même, horsmis du côté de la Catalogne, & cette longue securité, le mauvais ordre des Finances, & la négligence inveterée du gouvernement, avoient presque anéanti les fortifications les plus indispensables. On disoit bien que l'on étoit résolu de remedier à tout, on montrait de grands Projets bien disposés sur le Papier, mais au moment de l'exécution les fonds & les Magasins promis manquoient absolument. M. Renau après y avoir été trompé une fois ou deux apprit nettement au Roi, mais inutilement selon la coutume, d'où venoit un si prodigieux méconte. Sa sincerité n'épargna rien, quoique son silence seul eût pu lui faire une fortune.

En 1702 les Galions d'Espagne revenus d'Amerique étant dans le Port de Vigo en Galice escortés par une flotte Françoisé, M. Renau cria que les deux flottes étoient

114 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

perdus, si elles ne sortoient incessamment. Le Conseil d'Espagne opposoit quelques raisons à cet avis, du moins des raisons qui alloient à différer, & il étoit rassuré par les Generaux des deux flottes, qui ignoroient leur peril. De plus ils se mirent bientôt eux-mêmes hors d'état de sortir. M. Renau obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne se donne point pour les affaires publiques dont on n'est pas chargé, que l'on transporterait à terre 30 millions d'Ecus, que les Galiotes apportoit. Il y vola, & y mit une vivacité d'exécution que l'on n'avoit point vue en Espagne de temps immémorial. Il fit marcher 3 ou 4000 Chariots de toute la Galice, & 18 millions étoient déjà déchargés quand les Ennemis parurent devant Vigo. Heureusement ils donnerent encore un demi-jour à M. Renau qui s'en servit à leur enlever les 12 millions restants. Quand ils furent maîtres de Vigo, & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent, qui fuyoit dans les terres, mais M. Renau les contint avec 300 chevaux seuls qu'il avoit, car toutes les Milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les Chariots dont les derniers n'étoient pas à deux lieues, & sauva près de 100 millions à l'Espagne, moins glorieux de les avoir sauvés, qu'affligé d'avoir pu sauver la flotte, & d'en avoir été empêché.

Le Siège de Gibraltar qu'il fit en 1704. meritoit une histoire particuliere. Tous les événements heureux qui avoient justifié ses entreprises, ne suffisoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en proposer une si hardie. Il promettoit, par exemple, qu'une Tranchée passeroit en sûreté au pied d'une Montagne, d'où l'on étoit vu de la tête jusqu'aux pieds, & d'où 8 pieces de canon, & une grosse Mousqueterie plongeient de tous côtés, il promettoit que 7 canons en feroient taire 40, il fut cru, & remplit toutes ses promesses. La Ville alloit se rendre, mais l'arrivée d'une puissante Flotte Angloise fit lever le Siège. Quant à ce qui

DES SCIENCE 315
regardoit Mr. Renau, Gibraltar qu'on avoit cru imprenable
étoit pris.

Le Siège de Barcelone, où il ne se trouva pas, lui fit
encore un honneur plus singulier. Il étoit destiné à y suivre
le Roy d'Espagne, & en effet il l'accompagna, allés loin,
mais les cabales de Cour l'attachèrent de là. On prenoit
pour prétexte qu'il étoit nécessaire à Cadix, car on ne lui
pouvoit nuire que sous des prétextes honorables. Il étoit
fort naturel qu'en quittant la partie il souhaitât qu'on s'ap-
perçût de son absence devant Barcelone, mais au con-
traire il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regretté,
il laissa au Roy en présence de ses principaux Ministres
les vœux particulières qu'il avoit pour la conduite de ce
Siège, & qu'il croyoit indispensables. Cependant c'étoit
là peut-être une vengeance qu'il prenoit de ses Enne-
mis, il tâchoit d'assurer le bien des affaires qu'ils tra-
versoient.

Il arriva à Cadix, où selon les magnifiques promesses
de ceux qui l'y faisoient envoyer il devoit trouver 200
mille écus de fonds pour les Fortifications. Il n'y trouva
pas un sou, & il eut recours à un expédient qu'il avoit
déjà pratiqué en d'autres occasions pareilles, il s'obligea en
son nom à des Négociants pour les affaires publiques, & les
soutint tant qu'il eut du bien & du crédit. On peut croire que
les Ministres même qui le déservoient, le connoissoient assez
bien pour compter sur cette générosité, comme sur un se-
cours qui ne leur couteroit rien. Quand il eut achevé de
s'épuiser, il fut réduit après cinq ans de séjour, & de tra-
vaux continuels en Espagne à demander son congé, faute
d'y pouvoir subsister plus long-temps. Il vendit tout ce
qu'il avoit pour faire son voyage, & arriva en France à
St. Jean pied-de-port avec une seule pistole de reste, retour
dont la misère doit donner de la jalousie à toutes les ames
bien faites.

Il avoit trouvé en Espagne un Gentilhomme du nom

d'Elifagaray, qui lui apprit qu'il étoit son parent, & lui communiqua des Titres de famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoissance. La maison d'Elifagaray étoit ancienne dans la Navarre, & il y a apparence que quand Jean d'Albret Roy de Navarre se retira en Bearn après la perte de son Royaume, quelqu'un de cette maison l'y suivit, & de là étoit descendu M. Renau. Toutes ses actions lui avoient rendu cette Généalogie *assez inutile*.

Il rapportoit aussi d'Espagne le titre de Lieutenant General des Armées du Roy Catholique; qu'il auroit eu *plustôt*, si on n'eût pas imposé à S. M. Malgré les Etats de la Guerre qui faisoient foi du temps où il avoit été Maréchal de Camp en Espagne, on l'avoit fait passer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on est hardi dans les Cours; il est vrai que ces hardiesses y sont d'ordinaire impunies & heureuses. Le feu Roy lui avoit promis que ses services d'Espagne lui seroient comptés comme rendus en France.

Il se retrouva donc ici accablé de dettes, dans un temps qui ne lui permettoit presque pas de rien demander de plusieurs années de ses appointements qui lui étoient dûes, sans aucun avancement, ni aucune grace de la Cour, seulement avec une belle & inutile réputation. Il ramassa comme il put les débris de sa fortune, & enfin la Paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la question; si long-temps interrompue, de la route du Vaisseau. M. Huguens étoit mort, mais un autre grand Adversaire lui avoit succédé, M. Bernoulli, qui mieux instruit par la lecture du Livre de la Manœuvre avoit changé de sentiment; & en étoit d'autant plus redoutable. De plus il soutenoit la cause commune de tous les Mécaniciens, dont tous les ouvrages pèrissent par le fondement si M. Renau avoit raison. Il faisoit même sur la Theorie de la Manœuvre une seconde difficulté que M. Huguens n'avoit pas apperçue,

mais on ne traita que de la première. M. Renau accoutumé à des succès qu'il devoit à l'opiniâtreté de son courage, ne le sentit point ébranlé dans cette occasion aussi terrible en son espèce, que toutes celles où il s'étoit jamais exposé, il avoit peut-être encore sa petite troupe, mais mal assurée, & qui ne devoit pas trop la tête. La contestation où il s'engagea par lettres en 1713 avec M. Bernoulli fut digne de tous les deux, & par la force des raisons, & par la politesse dont ils les assaisonnèrent. Ceux qui jugeront contre M. Renau ne laisseront pas d'être surpris des ressources qu'il trouva dans son génie, il paroît que M. Bernoulli lui-même se sçavoit bon gré de se bien démêler des difficultés où il le jettoit. Enfin celui-ci voulut terminer tout par son *Traité de la Manœuvre des Vaisseaux* qu'il publia en 1714, & dont nous avons rendu compte dans l'Histoire de cette année *. La Théorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau, mais beaucoup moins que le Vrai, qui pris dans toute son étendue échapperoit aux plus grands Geometres. Ils sont réduits à l'alterer & à le falsifier pour le mettre à leur portée. Après l'impression de cet ouvrage, M. Renau ne se tint point encore pour vaincu, & s'il avoit crû l'être, il n'auroit pas manqué la gloire de l'avouer.

* p. 107.

& suiv.

Pendant le séjour d'Espagne il avoit perdu le fil du service de France, & une certaine habitude de traiter avec les Ministres, & avec le Roy même, infiniment précieuse aux Courtisans. On devient aisément inconnu à la Cour. Cependant il se flattoit toujours de la bonté du Roy, & l'état de sa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui, il falloit qu'il lui demandât une audience pour lui représenter ses services passés, & la situation où il se trouvoit. Heureusement il en fut dispensé par un événement singulier. Malte se crut menacée par les Turcs, & le Grand Maître fit demander au Roy par son Ambassadeur M. Renau, pour être le défenseur

de son lſſe. Le Roy l'accorda au Grand Maître, & M. Renau en prenant congé de S. M. eut le plaisir de ne lui point parler de ses affaires, & de s'assurer seulement d'une audience à son retour.

L'allarme de Malte étoit fauſſe, & le Roy mourut. M. Renau qui avoit l'honneur d'être connu de tout temps, & fort eſtimé de M. le Duc d'Orleans Regent, & qui même avoit ſervi ſous lui en Eſpagne, n'eut plus beſoin de ſolliciter des audiences. Il fut fait Conſeiller du Conſeil de Marine, & Grand Croix de l'Ordre de S. Louis.

S. A. R. ayant formé le deſſein de faire dans le Royaume quelques eſſais d'une Taille proportionnelle ou Diſme qu'avoit propoſée feu M. de Vauban, & qui devoit remédier aux anciens & intolérables abus de la Taille arbitraire, M. Renau accepta avec joye la commiſſion d'aller avec M. le Comte de Chateauthiers travailler à un de ces eſſais dans l'Election de Niort. Rien ne touchoit tant ſon cœur que le bien public, il étoit Citoyen comme ſi la mode ou les récompensés euſſent invité à l'être. De plus, il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux qu'en ſuivant les pas de M. de Vauban, & en executant un projet, qui avoit pour garant le nom de ce grand homme. Tout le zèle de M. Renau pour la Patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé, & ceux qui à cette occaſion ſe ſont le plus élevés contre lui, n'ont pu l'accuſer que d'erreur, accuſation toujours douteuſe par elle-même, & du moins fort légère par rapport à la nature humaine. C'eſt un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de ſe tromper.

Il étoit ſujet depuis un temps à une retention d'urine pour laquelle il alla aux Eaux de Pougués au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fièvre ſurvint, la retention augmenta, & il ſ'y joignit un gonflement de ventre pareil à

celui d'une Hidropisie Timpanite. Il fit presque par honnêteté pour les Medecins & par maniere d'acquiescer les remedes usités en pareil cas, mais il fut avec une extrême confiance un remede qu'il avoit appris de P. Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des expériences heureuses, soit sur lui, soit sur d'autres, c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de riviere assez chaude. Les Medecins de Pougues étoient surpris de cette nouvelle Medecine, & il étoit lui-même surpris qu'elle leur fût inconnue. Il leur en expliquoit l'excellence par des raisonnemens Phisiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire à leurs Malades, & par respect soit pour les autorités qu'il citoit, soit pour la sienne, ils ne pouvoient pas s'empêcher de lui passer quelques pintes d'eau, mais il alloit beaucoup au-delà des permissions, & contrevenoit même aux défenses les plus expresses. Enfin ils prétendent absolument qu'il se noya. Il mourut le 30 Septembre 1719, sans douleur, & sans avoir perdu l'usage de sa raison.

La mort de cet homme qui avoit passé une assez longue vie à la Guerre, dans les Cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Persuadé de la Religion par sa Philosophie, & incapable par son caractère d'être foiblement persuadé, il regardoit sincèrement son corps comme un voile qui lui cachoit la Verité éternelle, & il avoit une impatience de Philosophe & de Chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. *Quelle différence, disoit-il, d'un moment au moment suivant ! je vais passer tout à coup des plus profondes tenebres à une lumiere parfaite.*

Il avoit été choisi pour être Honoraire dans cette Académie dès qu'il y en avoit eû, c'est-à-dire en 1699. La nature presque seule l'avoit fait Geometre. Les Livres du Pere Malebranche, dont il étoit plein, inspirent assez le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loisir d'en acquérir. Il fauvoit son ignorance par un aveu li-

120 HIST. DE L'ACAD. ROYALE DES SCIENCES,
bre & ingénu , qui pour dire le vrai ne devoit pas coûter
beaucoup à un homme plein de talents. Il ne dévorait
guere ni de ses entreprises , ni de ses opinions , ce qui as-
suroit davantage le succès de ses entreprises , & donnoit
moins de crédit à ses opinions. Du reste la valeur, la pro-
bité, le desintéressement, l'envie d'être utile, soit au Pu-
blic, soit aux Particuliers, tout cela étoit chés lui au plus
haut point. Une piété toujours égale avoit régné d'un bout
de sa vie à l'autre, & sa jeunesse, aussi peu licentieuse que
l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaisirs qu'on
lui auroit le plus aisément pardonnés.



Éloge de Bernard Renau d'Elisagaray par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année 1719
